

MANIFESTE ANIMALISTE

Politiser la cause animale

CORINE PELLUCHON

ALMA, ÉDITEUR. PARIS

Du même auteur :

Les nourritures. Philosophie du corps politique, Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2015.

L'autonomie brisée. Bioéthique et philosophie, PUF, coll. « Léviathan », 2009, coll. « Quadrige », 2014.

Tu ne tueras point. Réflexions sur l'actualité de l'interdit du meurtre, Cerf, coll. « Passages », 2013.

Comment va Marianne ? Conte philosophique et républicain, François Bourin, 2012.

Éléments pour une éthique de la vulnérabilité. Les hommes, les animaux, la nature, Cerf, coll. « Humanités », 2011.

La raison du sensible. Entretiens autour de la bioéthique, Artège, coll. « Le cri de la chouette », 2009.

Leo Strauss, une autre raison, d'autres Lumières. Essai sur la crise de la rationalité contemporaine, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2005.

La Flamme ivre, Desclée de Brouwer, coll. « Littérature ouverte », 1999.

L'occasion offre un amoncellement de difficultés et il faut nous élever à la hauteur de l'occasion. De même que notre position est nouvelle, il nous faut de nouvelles pensées et de nouveaux actes (...)

*Concitoyens, nous ne pouvons échapper à l'histoire.
(...) La ligne à suivre est claire, pacifique, généreuse, juste.*

Abraham Lincoln, Message annuel au Congrès,
le 1^{er} décembre 1862, sur la question de l'esclavage

Les termes en italiques suivi d'un astérisque sont définis dans un glossaire situé à la fin du livre.

Première partie

LA CAUSE ANIMALE AUJOURD'HUI

1. CE QUI EST EN JEU DANS LA MALTRAITANCE ANIMALE

Nos rapports aux animaux sont un miroir dans lequel nous voyons ce que nous sommes devenus au fil des siècles. Ce ne sont pas seulement les horreurs dont notre espèce se rend coupable en exploitant d'autres êtres sensibles qui apparaissent dans ce miroir, mais le visage blafard d'une humanité en train de perdre son âme.

Les cages où des milliards de lapins, de poules, de canards, de truies, de renards et de visons, de souris et de singes, de chiens et de chats sont enfermés pour produire de la viande, être dépecés ou servir de matériel d'expérimentation, les delphinariums et les cirques où les cétacés, les éléphants et les fauves, brisés par la privation de liberté, sont contraints de se donner en spectacle en échange d'un peu de nourriture ou par crainte du fouet, sont le tableau de notre honte commune. Aucune description ne peut en restituer l'infinie tristesse. Les routes où, chaque année, en France, près de cent mille animaux de compagnie sont abandonnés, les refuges surpeuplés, les forêts lointaines, poumon de la Terre et foyer des orangs-outans, qui sont incendiées pour faire de l'huile de palme, les mers où agonisent les poissons, les

arènes où les taureaux sont suppliciés, les abattoirs où presque tous les animaux finissent leur vie dans l'effroi, même les nouveau-nés, les petits des vaches, des brebis et des chèvres : dans tous ces lieux règnent le malheur et l'injustice.

Dans ces pratiques organisées en dépit du bon sens qui devrait dicter les limites à ne pas enfreindre dans notre usage des vivants, on décèle la souveraineté du profit. Les humains, les animaux, la qualité du travail et l'environnement lui sont subordonnés. Les normes d'une économie de marché mondialisée qui commande la réduction constante des coûts de revient se sont imposées partout.

Les violences infligées aux animaux aujourd'hui dans le commerce de la fourrure et du cuir, dans la pisciculture, l'industrie de la viande, des loisirs, de la cosmétique et de la pharmacie illustrent les aberrations d'un système que, faute de mieux, on peut appeler capitalisme. Cependant, il faut veiller, en employant ce mot, à ne pas s'enfermer dans une idéologie opposant patronat et salariés : un tel discours passe à côté de la dimension universelle de la cause animale, qui dépasse les clivages politiques et revêt un caractère stratégique. En effet, d'autres combats contre l'exploitation, comme la lutte contre l'esclavage et l'assujettissement des femmes, sont présents dans le combat en faveur des animaux. En outre, la maltraitance dont ces derniers sont les victimes met au jour bien des dysfonctionnements de notre société.

Il importe de saisir ce qui est en jeu dans nos rapports aux animaux pour comprendre pourquoi nous en sommes arrivés à cette extrémité et opérer la transition vers un autre modèle de développement qui sera la chance de notre reconstruction sociale,

politique et spirituelle. Il est également nécessaire d'articuler tous les facteurs, à la fois anthropologiques, économiques et politiques, qui expliquent la résistance de ce système fondé sur l'exploitation sans limites des autres vivants et sur la domination des humains qui contribuent à l'entretenir, même quand ils en paient les conséquences.

En faisant peu de cas des animaux, en les traitant comme des objets et en acceptant avec indifférence que leur vie soit une vie de souffrance, nous ne nous comportons pas seulement avec un despotisme qu'aucune religion ne saurait justifier, sinon au prix de contresens confondant l'intendance des êtres humains sur la création avec le droit de la dominer sans rendre de comptes. Nous nous amputons aussi d'une part de nous-mêmes en étouffant la voix de la pitié. Celle-ci désigne la répugnance innée que l'on éprouve devant tout être sensible en proie à la souffrance.

Reposant sur une identification immédiate, qui précède la réflexion et la distinction entre moi et autrui, la pitié suppose que j'appréhende l'autre comme vivant, et non en fonction de son appartenance à une espèce, à un genre ou à une communauté particulière. La pitié n'est pas la morale ni la justice, mais leur condition. La morale suppose que j'assume ma responsabilité ; elle implique choix et décision. De même, la justice, qui se réfère à des principes, s'adresse à tous les êtres, y compris à ceux que je ne rencontre pas en chair et en os, mais qui sont mes concitoyens ou partagent le même espace politique que moi. Relevant de la rationalité et non des sentiments, elle a besoin d'être instituée et s'appuie sur des lois lui donnant une force contraignante. Mais que sont la morale et la justice sans la pitié ?

Que signifie la morale lorsque l'on réserve la bienveillance à certains êtres ? Peut-on parler de justice quand on s'habitue à la maltraitance institutionnalisée envers les animaux, justifiant ainsi un système fondé sur leur exploitation ? Invoquer l'amour du prochain, qui est, dans la parabole du Bon Samaritain, non pas mon semblable, mais tout individu croisé sur mon chemin, et rester sourd à la clameur immense venue des autres vivants subissant les pires tourments, c'est consacrer une morale chauvine.

En étant indifférents au sort des animaux, qui partagent avec nous le fait d'être des êtres sensibles, nous nous déshumanisons.